

deux heures du matin, ils arrivèrent au pont de Czongrad, au moment où la lune, finissant son dernier quartier montrait son croissant étroit et pâle au-dessus de l'horizon. Pendant qu'ils passaient le pont solitaire, heureux déjà de ce premier succès, ils virent des barques qui remontaient rapidement le fil de l'eau ; en même temps un bruit de chevaux marchant soudainement dans la poudre arriva du bord qu'ils venaient de quitter.

—Était-ce le démon lui-même qui mettait ainsi l'ennemi sur leurs traces ?

La lune les éclairait dans ce passage découvert.

—Feu ! cria une voix qui venait de la barque la plus voisine et qu'ils reconnurent bien pour appartenir au vieux Baszin en personne.

Ils se baissèrent à propos pour éviter une volée de balles qui passa sur leurs têtes.

Les chevaux de l'autre rive prirent le galop et leur sabot résonna bientôt sur les planches du pont.

William et Bobby accélérant leur course désespérée, avaient atteint l'autre rive. Ils se jetèrent dans les moissons qui couvrent la plaine entre le Theiss et la rivière de Tur. Là, ils se blottirent comme deux perdrix dans un sillon, car l'haleine leur manquait.

La cavalcade était déjà dans la plaine et les tiges de maïs bruissaient, froissées par le passage des chevaux. Il y eut un moment où les deux fugitifs avaient des chasseurs à leur droite ou à leur gauche, par devant et par derrière.—Puis la chasse passa.—

Le dernier cheval toucha du sabot la tête de William, qui retint son souffle et garda le silence,

Le cavalier était Chrétien Baszin, prince Jacobyi, qui venait d'aborder au rivage et rejoignait ses gens au galop.

—Point de quartier ! cria-t-il à ceux qui les précédaient ; les misérables ont essayé deux fois d'assassiner mon gendre ! Ils ne peuvent pas nous échapper. Ferme ! et battez bien !

Les bruits allèrent s'éloignant au nord-est, dans la direction de Tur. William et Bobby, reposés, prirent de nouveau leur course, redescendant cette fois vers le Têmeswar, dont les sauvages campagnes leur promettaient un abri presque assuré. Mais les cavaliers battaient la plaine en zigzag, et d'instinct en instant, nos fugitifs étaient obligés de biaiser dans leur route. Le jour commençait à poindre quand ils passèrent la seconde rivière à gué, au-dessous du village de Ghila, situé dans une île. Il n'y avait plus d'abri désormais pour eux que dans les hautes moissons du Grand-Waraden.

Ils étaient harassés de fatigue, et il leur fallait traverser un large espace découvert. Le hasard avait éloigné d'eux la chasse pour un instant.

Il faut profiter des dernières minutes de nuit ! dit William ; un effort !

Tous deux s'élancèrent, courant en ligne directe vers les moissons. En atteignant la lisière de cet océan de verdure, ils se retournèrent afin de mesurer la distance parcourue. Personne n'était en vue : les chasseurs avaient perdu leur piste. Ils bondirent et percèrent les jeunes tiges de maïs, comme un cerf plonge dans le fourré. Quelques pas encore et ils se jetèrent, épuisés, sur le sol, collant leurs visages ardents contre la terre fraîche.

—Pour garder ma vie, je n'aurais pas pu faire un pas de plus ! dit Bobby d'une voix étouffée.

William consulta sa montre.

—Voilà onze heures que nous courons, répondit-il, et nous avons fait plus de vingt lieues.

—Aurons-nous le temps de nous reposer ?

—Le jour vient ; dès que le jour sera venu ils retrouveront la piste.

—Et tu es tranquille ! murmura Bobby.

—Parce que je suis sûr désormais de me sauver, repartit William.

—Comment cela ?

—Dans dix minutes nous pouvons être aux tombes !

—Les tombes ! s'écria Bobby, qui sauta sur ses pieds, joyeux et ne sentant plus de fatigue.

Le jour vint et les chasseurs retrouvèrent la piste. Ils galoppèrent en suivant ces traces toutes fraîches qui coupaient la plaine du Grand-Waraden. Ils étaient sûrs désormais du résultat. Pour que le chevalier Ténèbre et frère Ange, le vampire, pussent échapper, il fallait que la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas !

Ils allèrent, ils allèrent, guidés par leur maître Jacobyi. A un certain endroit, ils trouvèrent les pistes mêlées et embrouillées comme un écheveau de fil.—Puis rien.—La terre s'était entr'ouverte, sans doute.....

XIV.—LE GRAND ET LE PETIT.

Septembre était revenu. Là-bas, à l'est de Paris, vers le confluent de la Marne et de la Seine, le soleil d'un jour orageux regardait la campagne plate, où fumaient peut-être deux ou trois usines de plus. Les trains de bois et les bateaux, chargés de barriques, descendaient tristement le fleuve, s'en allant vers ce Bercy, lugubre comme un cellier, mais qui contient pourtant, en fûts et en bouteilles, des romans, des coups d'épée, des vaudevilles ; des rendez-vous régence, des chansons en l'honneur du Dieu des bonnes gens, de la poésie enfin, soit de boudoir, soit de barrières, de l'esprit de toute qualité, des rires et des sourires, de la vieillesse pour les enfants, de la jeunesse pour les vieillards, des extravagances pour tout le monde ; de la joie, vraie ou fausse, sincère ou frelatée, de la joie pour entretenir trois cent soixante jours durant, chaque année, cette folie chronique du carnaval parisien !

Quand le soir se fit, on aurait pu encore, de la route qui borde la Seine, apercevoir des robes blanches, çà et là, groupées comme des corbeilles de fleurs, au milieu des gazons du parc de Conflans. Il y avait, comme au jour où débute notre histoire, soirée de charité chez Mgr de Quélen, et la parité complète des circonstances nous épargne toute description. C'était le même lieu de scène et à peu de chose près les mêmes personnages. L'évêque d'Hermopolis, aujourd'hui comme alors, devait prononcer une allocution familière, et la même chanteuse, oui, la même, qui avait changé de nom seulement, Mme la marquise Lénor de Lorgères, avait promis de se faire entendre au concert.

(A CONTINUER.)